

## Lire aux cabinets

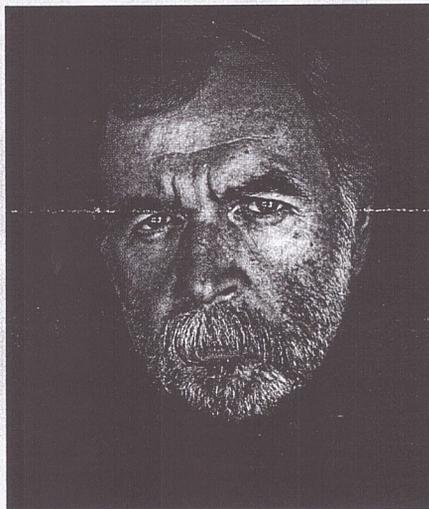
JACQUES CHESSEX

**I**l y a des livres qui changent votre vie, d'autres qui nous amusent plusieurs jours. J'avais lu celui-ci dans un recueil de textes d'Henry Miller, il y a des années, et curieusement je ne m'en souvenais pas. Il a fallu que le texte reparaisse sous une couverture rose, aux plaisantes éditions Allia, que je le trouve en pile au comptoir d'une librairie de Saint-Germain-des-Prés, que je l'achète séduit par son

allure et que je l'emporte à l'hôtel. Aussitôt lu. Un délice. Son titre: «Lire aux cabinets». De Henry Miller. Mais oui, celui de «Tropique du Cancer». Je vous le conseille pour la fin de l'été et pour plus tard.

Il existe mille façons de faire croire qu'on écrit de la littérature, celle qui dure ou qui devrait durer mille ans comme le règne du IIIe Reich. Il n'y en a qu'une pour écrire un vrai livre, c'est de ne pas se prendre la tête. D'écrire souple. Non pas à trop de distance de soi mais sans gêne, sans le corset de la fausse pudeur et de l'obsession qu'on va nous juger sur le moindre mot du livre que l'on produit. Comme il faut lire, dit Henry Miller, qui réfléchit s'il s'agit d'aller les mains vides sur le siège des toilettes (en américain son livre s'intitule «Reading in the Toilets»), ou s'il faut s'y plonger dans la lecture comme «font» tant de ses contemporains et des nôtres.

Miller se divertit et se moque. Est-il vraiment nécessaire de s'installer sur le siège du «Petit Coin» (il use plusieurs fois du terme, avec des majuscules, réfléchissant aussi sur les lieux, leur configuration, leur place dans la maison, avec vue ou sans vue sur le paysage), oui, est-il absolument utile de se jucher sur la lunette pour lire Shakespeare, Dante, les Mémoires du maréchal Joffre ou la Bible, quelque chose au moins sur la bataille de la Marne ou la liste des objets trouvés dans votre quotidien aimé? «Ce qu'on lit aux cabinets, c'est presque toujours de la lecture futile. Ce que les gens emmènent pour lire aux cabinets, ce sont les digests, les magazines illustrés, les feuilletons, les romans policiers ou les romans d'aventure, tout le rebut de la littérature. Il paraît qu'il y a des gens qui ont une étagère avec des livres dans leurs cabinets.» A propos, se demande Miller, pourquoi ce dernier mot est-il toujours au pluriel?



Et là, le ton s'accroît dans la charge et l'humour noir. D'un petit texte amusé sur une manie scatologique, Miller passe à une analyse plutôt sérieuse du mot «faire», de la solitude, des moyens de s'informer, voire de se cultiver, et de la lecture en bibliothèque, dans le train, dans le métro ou dans une haute pièce bienvenue et solitaire. Puis il passe tout naturellement au fait de la lecture elle-même et se demande ce qu'elle est, comment on lit, pourquoi on ne cesse de lire. Bientôt retournant aux cabinets du départ, si je puis dire, pour réfléchir corrosivement sur l'analogie de la défécation, qui exige souplesse et volonté organique d'évacuer, avec le besoin (on insiste encore) métaphysiquement d'épurer, de nettoyer l'organisme. Bref, d'ouvrir une fenêtre en nous sur le mystique, le merveilleux, le fantastique, simplement le beau. Miller cite le vieil adage: «Gardez vos intestins ouverts et faites confiance au Seigneur!»

Que tout le reste de la maison, conseille alors Henry Miller, soit subordonné à la primauté de cette importante fonction. Ainsi vous exhausterez les cabinets au niveau d'un paradis, d'une retraite sacrée, d'un lieu saint, n'y lisez donc plus, et surtout rien sur l'élimination, n'y priez pas comme certains aberrés, n'y méditez pas comme les fous qui se retrouvent, après usage, avec leur besogne non terminée sur les bras! Enfermez-vous aux cabinets pour y faire votre simple devoir de vidange, comme Descartes fait table rase, donc le vide, pour se remettre à penser, et vous serez toujours prêts pour le geste suivant, l'acte suivant. Lire aux cabinets tue l'entreprise, abîme l'action, n'en user que pour leur usage est le privilège des héros.

On voit la part de l'ironie et de la satire joueuse. On pense aux traités de Swift, aux fables d'Alphonse Allais et aux paradoxes de Nietzsche sur la fausse-vraie puissance de l'homme pur. Je me souviens aussi d'un très joli texte de Philippe Sollers, une juvénile et jubilante «Introduction aux lieux d'aisance», qui tournait autour d'une phrase de sainte Thérèse d'Avila: «Faites ce qui est en vous.»

Par ces semaines estivales, pour rien au monde je ne voudrais gâcher votre besoin d'air, encore moins le temps que vous passerez dans certain endroit bien fermé, une fois par jour au moins pour être seuls avec vous-mêmes, comme dit notre maître Henry Miller. Mais je souhaite que vous lisiez le petit ouvrage dont j'ai eu le plaisir de vous entretenir aujourd'hui, livre d'existence, puis-je affirmer, puisqu'aussi bien il s'interroge sur les moyens de notre bien-être pratique et spirituel. Je n'en vois pas beaucoup d'autres, en ce moment, à féliciter chaudement d'un tel service.